Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

32 | 2004

Le français dans le bassin méditerranéen.
L'enseignement du français par la radio

Jürgen Trabant. *Der gallische Herkules. Über Sprache und Politik in Frankreich und Deutschland.*

A. Francke Verlag : Tübingen und Basel, 2002, 283 p. [Hercule gallique.
Langue et politique en France et en Allemagne].

Isabelle Klock-Fontanille

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/1278>

DOI : 10.4000/dhfles.1278

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 174-179

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Isabelle Klock-Fontanille, « Jürgen Trabant. *Der gallische Herkules. Über Sprache und Politik in Frankreich und Deutschland.* », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 32 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/1278> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.1278>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.

© SIHFLES

Jürgen Trabant. *Der gallische Herkules. Über Sprache und Politik in Frankreich und Deutschland.*

A. Francke Verlag : Tübingen und Basel, 2002, 283 p. [Hercule gallique. Langue et politique en France et en Allemagne].

Isabelle Klock-Fontanille

- ¹ Le point de départ est le mythe d'Hercule gallique, stylisation du lien entre langue et politique. Ce lien n'a été nulle part aussi prégnant qu'en France, et cela dès l'origine. C'est cette question, et plus précisément celle des interventions de l'État concernant la langue, qui est l'objet de la première partie du livre de J. Trabant. On le sait, si le français a connu cette fortune, lui qui pourtant n'était pas le dialecte le plus significatif de la langue d'oïl, c'est parce qu'il était la langue du pouvoir. Alors, se demande l'auteur, pourquoi au XVI^e siècle a-t-on éprouvé le besoin d'une *défense et illustration de la langue française* ? Le français était-il en danger ? Il faut rappeler que, à cette époque, le choix du français est à justifier : il s'agit à la fois d'élever le statut du français et d'écrire pour le peuple commun. En effet, la possibilité pour des couches non religieuses, bourgeoises d'accéder à la culture du livre est un motif fort du tournant séculier de la Renaissance. Mais le français comme langue du livre a à résoudre un certain nombre de problèmes (à cette époque, il n'y a pas de norme) et a des ennemis (les « écumeurs », les « plaisanteurs » et les « jargonners », qui « sesbastent & efforcent a la corrompre & difformer »). C'est dans ce contexte que se situe la première intervention étatique concernant la langue : l'*ordonnance de Villers-Cotterêts* en 1539. Le roi devient l'agent normatif de la langue. C'est l'acte de naissance des versions officielles étatiques en France. Et plus précisément, c'est l'offensive du français dans un domaine (le domaine juridique) qui était jusque-là l'apanage du latin. Au cours du XVI^e siècle, on assiste en effet à un transfert du latin au français dans de nombreux domaines (sciences, philosophie, théologie). En 1549, avec la *Défense et illustration de la langue française* (Du Bellay), le français acquiert un rang d'égalité avec le latin.

- 2 Au XVII^e siècle, se poursuivent les efforts de normalisation, mais avec une autre organisation sociologique. En effet, au siècle précédent, ce qui intéresse un Tory par exemple (le *Champ Fleury* ou *l'art de la proportion des lettres* est, en 1529, un des premiers livres techniques écrits en français), c'est le « peuple commun ». Au XVII^e siècle, on assiste à une « versailification » de la culture, et par conséquent de la langue. Ainsi la normalisation du français est-elle centralisée et aristocratique : une « langue-soleil », où priment noblesse et élégance. C'est dans ce siècle qu'a lieu la fondation de l'Académie Française (1635), deuxième intervention étatique concernant la langue.
- 3 Cent cinquante ans plus tard, avec la Révolution française, la langue devient de nouveau une affaire d'État. Mais entre ces deux événements, de Richelieu à Robespierre, le français fait une fulgurante carrière internationale en Europe : c'est la langue des cours, de l'élite européenne, qui concurrence avec succès le latin comme langue internationale du savoir et de la politique. Car depuis le traité de Rastatt en 1714, le français est la langue des traités internationaux. Cette situation perdurera jusqu'au traité de Versailles (1918) qui, lui, sera rédigé en français et en anglais.
- 4 Avec la Révolution française, le français acquiert une dimension idéologique importante : de langue de cour qu'il était au XVII^e siècle, il devient la langue de l'humanité et de la République. C'est la langue de la liberté. Cependant les révolutionnaires font l'amer constat que seule une toute petite partie des Français parle français et qu'à côté du français existe une multitude de dialectes. La compétence linguistique défaillante dans la langue de la liberté entrave naturellement la propagation de la liberté et de la démocratie et fait le jeu de la contre-révolution. On assiste ainsi à la mise en place d'une uniformisation linguistique du pays. Des slogans circulent : « La république, une et indivisible, dans son territoire, dans son système politique, doit être une et indivisible dans son langage ». D'où une politique de francisation : on envoie des instituteurs de langue française dans les neuf départements parlant breton, italien, allemand et basque, chacune de ces régions présentant des dangers contre-révolutionnaires. Le mot-clé qui résume tous ces dangers, c'est la Vendée. Ces instituteurs de langue française certes enseignent la langue, mais ils ont aussi un rôle de propagande (ils doivent œuvrer pour que les citoyens « entendent la voix du législateur » et « obéissent aux lois »).
- 5 Ainsi le processus révolutionnaire a-t-il fait du français, autrefois corrompu et mensonger (sous la monarchie, le français « flatta les rois, corrompt les cours et asservit les peuples », selon Barère) la langue de la liberté et de l'égalité. Mais tandis que Du Bellay ne pouvait que prétendre que le français avait autant de valeur que le latin et le grec, Barère impose la prééminence du français face à toutes les langues du monde (la prééminence, « depuis qu'elle est républicaine »).
- 6 Pourtant, parallèlement à cet élargissement à l'intérieur, le français perd à l'extérieur son efficacité, car c'est l'époque où l'Angleterre et avant tout l'Amérique accèdent au rang de puissances mondiales dominantes. Dès la fin de la Première Guerre mondiale, l'anglais est intronisé langue officielle de la diplomatie. 1918 marque la date de ce que les Français appellent la « crise du français », avec ses deux aspects : d'une part le français perd du terrain sur le terrain de l'international (la diplomatie, la science, les affaires) et d'autre part, l'anglais envahit le territoire du français. L'anglais, c'est le nouveau latin. Mais les enjeux ne sont pas comparables, car l'anglais est aussi la langue de la puissance politique dominante. Ce qui n'était pas le cas au Moyen-Âge : pas de danger d'une domination politique latine.

- 7 Contre ces agressions, la France a réagi à sa manière habituelle : par des lois. Ainsi des commissions ministérielles de terminologie sont-elles mises en place. Elles sont chargées de trouver des équivalents aux « intrus » anglais. Cela aboutira au *Dictionnaire des termes officiels de la langue française* et en 1975 à la loi Bas-Auriol, « Loi relative à l'emploi de la langue française », qui pour certains domaines ordonne l'usage de ces termes officiels et exclut les termes anglais. Face à l'insuccès, il y aura en 1994, la loi Toubon, « Loi relative à la langue française ». Si cette loi continue la précédente (en la précisant, en renforçant les mesures, en l'élargissant), l'orientation en est différente : il n'est plus question d'une purification linguistique afin de protéger l'usager. Le français apparaissant comme partie du corps de la République (le français est une affaire d'État), la politique de la langue retenue se place dans la tradition de Villers-Cotterêts (contre le latin) et de la fondation de l'Académie Française (comme gardienne de la langue française). Le français comme « ciment de l'unité nationale et élément fondamental de notre patrimoine ». Ainsi la loi de 1994 est-elle motivée non plus par la haine contre les mots étrangers, mais par un sentiment de responsabilité envers les amis et les frères (la francophonie). Le français est devenu la « langue de la fraternité ». Et dans cette perspective, le nouveau danger n'est pas l'invasion des mots anglais, mais l'abandon de la langue française, la « propension facile à renoncer à la langue nationale » (Toubon dans une interview). Pourquoi est-ce dangereux ? Parce que les langues ne sont pas des moyens de communication arbitraires : ce sont des instruments et symboles politiques, culturels et sociaux.
- 8 Le combat est toujours d'actualité : la langue française souffre. Selon Meschonnic, il faut « débarrasser la langue française du mythe du génie et de la fable de la clarté ». C'est ce qui amène J. Trabant à étudier la constitution et l'histoire de ce concept de « génie de la langue » : depuis sa naissance au moment où en Europe éclate la guerre des langues (au XVI^e siècle), sa maturité (chez Rivarol qui, en 1784, pose l'équation génie = clarté = ordre naturel = supériorité = universalité) jusqu'à nos jours où il est devenu une menace, un mauvais génie.
- 9 La deuxième partie du livre est consacrée aux relations et rencontres intellectuelles entre l'Allemagne et la France dans le domaine de la pensée de la langue. Pour résumer schématiquement l'histoire de ces liens, on peut décrire une grande période qui se caractériserait par le grand rayonnement de la culture française en Allemagne qui, par moments, équivalait à un asservissement culturel. Au XVIII^e siècle, par exemple, la grande pensée linguistique allemande (Herder, Hegel, Humboldt...) se nourrit de la discussion avec la philosophie française. Et les deux grands thèmes qui agitent les esprits de la philosophie linguistique au XVIII^e siècle, ce sont les questions de l'origine du langage et du génie de la langue, en France (par exemple Condillac) et en Allemagne (Herder ; Humboldt ; en 1759, l'Académie des sciences de Berlin met ces deux questions au concours). Au XIX^e siècle, les fondateurs allemands de la nouvelle linguistique (F. Schlegel, A. W. Schlegel, F. Bopp, J. Grimm...) sont venus faire un séjour à Paris (Humboldt avant eux), parce que Paris était le centre des activités scientifiques en Europe. Mais, quoique ces chercheurs aient puisé leur inspiration en France, la grammaire comparée est née en Allemagne. Le contexte français ne s'y prêtait pas (organisation scolaire, problématique des sourds-muets, langue nationale). Par ailleurs, la question de l'histoire, essentielle dans la nouvelle linguistique avait un rôle secondaire dans le contexte français des Idéologues : les nouveaux linguistes, en effet, ne s'enthousiasment pas pour la belle diversité de l'esprit humain à travers les diverses

langues de l'humanité ; ils visent à une reconstruction de l'unité des différences superficielles dans la profondeur du temps.

- 10 Mais si pendant longtemps, en Allemagne, la langue élevée était le français, cela commence à changer au XIX^e siècle : les Allemands parlent l'allemand, l'écrivent et le parlent de plus en plus. Et la langue allemande entre dans des domaines qui étaient jusque-là l'apanage du français. Malgré tout, comme il a été dit, le français a, jusqu'à la Première Guerre mondiale, une position éminente dans le monde. En Allemagne, c'est la langue étrangère moderne. Les guerres bouleversent cet ordre des choses : le traité de Versailles est écrit en deux langues (français et anglais), signe du début de la crise du français. Très rapidement, on assiste à l'implantation de l'anglais (encore plus en Allemagne qu'en France).
- 11 La troisième partie du livre de J. Trabant est le récit de la « défaite » après la Première Guerre mondiale, et plus particulièrement en Allemagne. Là, un mouvement (appelé « Kulturkunde »), fondement des projets du gouvernement et de la réforme de l'enseignement, met la culture – des Allemands et des autres peuples – au centre des préoccupations. La thèse centrale était que, après la grande défaite, il fallait étudier et enseigner sa propre culture ainsi que celle des autres (des ennemis surtout) pour retrouver une place dans un monde devenu ennemi et incompréhensible. C'était de la psychologie des peuples mêlée à l'apprentissage des langues, avec un arrière-plan souvent nationaliste. L'enseignement de la langue étrangère en général et du français tout particulièrement a été conçu et réalisé dans la haine de l'étranger, afin de renforcer les préjugés nationaux. Le français (en Allemagne) ne s'en est jamais remis. Et ce, malgré des échanges franco-allemands de grande intensité pendant les années soixante.
- 12 On le voit, ce que nous lisons est un livre d'histoire certes, mais ce n'est pas une chronologie, une simple histoire événementielle et cumulative que nous livre J. Trabant. C'est une façon d'aborder l'histoire : il ne s'arrête pas à relever des dates ou des concepts, mais il cherche en même temps à décrire des procédures de démonstration, le rapport des faits aux théories. On s'interroge sur la raison des procédures discursives et sur l'inscription de l'univers culturel en question. C'est la construction d'un ordre : l'histoire est faite d'une sélection d'événements, de révolutions (au sens des sciences de la nature). Mais une révolution (ou une découverte) ne consiste pas dans le passage brutal d'un état de science achevé à un autre qui serait tout aussi achevé et sans lien avec le précédent. Il s'agit au contraire d'une transformation (un « intervalle ouvert », selon Auroux) qui a des conséquences à long terme. Par ailleurs, cette perspective historique, on l'a vu, est fondamentalement liée à un projet épistémologique. Enfin, J. Trabant n'oublie jamais qu'être historien des sciences, ce n'est pas simplement s'intéresser gratuitement à des monuments passés, c'est se préoccuper des connaissances en tant qu'elles sont des objets situés dans la temporalité et dans un contexte. Le but de l'historiographe de la linguistique est de comprendre et de faire comprendre la variété et la spécificité des théories concernant la langue et les langues, et cela à partir des textes, ce que permet à J. Trabant son excellente connaissance des textes et de la langue française (pour lui, excellent francophone, le français est la « langue fraternelle », pour reprendre ses propres mots). L'auteur n'oublie jamais que le premier objet est toujours le texte grammatical ou linguistique (ou un ensemble de textes) et que ces sources ne peuvent être détachées de leur contexte culturel et scientifique. Si l'objet de l'historiographie de la linguistique

est la compréhension des vues théoriques sur le langage et les langues dans le contexte où elles ont été formulées, la nature de la réflexion linguistique est liée à l'organisation du savoir propre à l'époque en question.

AUTEUR

ISABELLE KLOCK-FONTANILLE

Université de Limoges